

# LES REINES ÉCARLATES

A. E. BERGER

Récits du Grand Chemin

*« Aussitôt après que l'idée du Déluge se fut rassise,  
Un lièvre s'arrêta dans les sainfoins et les clochettes mouvantes, et dit sa  
prière à l'arc-en-ciel, à travers la toile de l'araignée. »*

Rimbaud

Bonjour bonsoir, jolie planète...

Si cet ouvrage marche du feu de Dieu, s'il connaît un destin faramineux, ce sera, très bêtement, parce qu'il se trouvera être dans l'air du temps, fruit d'une conjonction de pensées, de faits, de mouvements d'opinion et de savoirs qui auront dicté, d'un bout à l'autre, toute cette histoire à l'auteur. Lequel, tel un petit Moïse interloqué par ce qui lui est descendu dessus, et qui a douté à chaque ligne, à chaque mot, et jusqu'au dernier instant, vient de passer quatre années épouvantables accroupi entre deux menhirs, à se ronger les ongles, à se faire des ulcères et à se poser de terribles questions : « Qu'est-ce que j'essaie de dire, bon sang de bonsoir ? Et comment tout cela finira-t-il ? » Va savoir !

Cependant, ne rêvons pas ; l'auteur n'est pas rien, tout de même, dans le processus. Même s'il ne fait que le scribe, c'est tout de même lui qui traduit ce qui, de là-haut, souffle ; c'est lui qui s'extasie devant chaque fil à couper le beurre qu'il s'imagine avoir inventé, c'est lui qui plastronne après chaque porte ouverte qu'il aura enfoncée avec un grand cri sauvage. Par conséquent, surtout chez les néophytes dont j'ai l'honneur d'être, on peut s'attendre à n'importe quoi, et l'on n'est généralement pas déçu. Car ce que vous allez lire, jamais vous ne l'avez lu. Ce n'est pas possible !

Je ne sais pas si le Baron Samedi, qui m'a soufflé toutes ces idées, les reconnaît encore à travers mon style... j'espère, car voilà comment j'ai procédé : j'ai systématiquement cessé d'écrire dès que cela commençait à me barber, ou que je ne trouvais rien de grandiose, d'enlevé, de joyeusement frimeur ou de bien sardonique, sinistre ou ricanant. C'est à dire que, dès que le loa cessait de murmurer à mon épaule, je cessais de pianoter – et commençais à souffrir ; une semaine, douze jours, un mois entier sans aligner trois mots. L'horreur. Le clavier qui prend la poussière, l'estomac qui se lézarde ; au bout de quatre ans, je vous jure qu'on doute de tout.

Aussi, en imaginant – et pourquoi pas ? que les *Reines* sont en train de faire un bide phénoménal, un plat magistral, que les critiques sont tordus de rire et que, par exemple, le fait littéraire le plus important de ce bouquin se trouve être dans cette page exactement, qu'allez-vous faire, vous qui venez de claquer du pognon dans le gros bidule ? Certes j'en rougirai de honte, oh que oui, et mes ulcères s'épanouiront, mais ça ne vous avancera pas, vous !

Alors m'est venue une petite idée, et voici laquelle : n'hésitez plus, sauvez ce qui peut l'être, débarrassez-vous de cette chose inutile en vous faisant plaisir... Non ne la revendez pas en brocante ! Enfin quoi ? Offrez plutôt l'affreux machin à votre pire ennemi(e). Prenez un stylo et notez :

*Ma petite paire de neurones préférée...*

*Ô toi chère saucisse , aimable tromblon !*

*Comme il se trouve que c'est ta fête ces jours-ci, je me permets de t'envoyer cet indigeste pavé qui, sans doute, te ravira hautement, attendu que tes goûts surnaturels ne se démentent jamais.*

*À toi, donc (là vous mettez le nom de la victime), ce ballot de feuilles qui exprimera bien mieux que je ne le saurais faire toute l'estime que je te porte. Que ta vie soit longue, car la contempler me fascine. Et vous signez.*

Et maintenant, sans plus attendre, commençons !

À l'équateur, la Terre a un rayon de 6378km, qui se réduit à 6357km aux pôles. L'épaisseur de gaz entourant la planète suit les mêmes variations que le rayon terrestre, mais pas en proportion : la première couche, la troposphère, dans laquelle vivent les humains, est épaisse de 20km à l'équateur et de 7km seulement aux pôles : trois fois moins d'air au-dessus du Groenland qu'au Cameroun. Ainsi, le rapport hauteur d'air sur rayon terrestre varie-t-il du simple au triple selon l'endroit où l'on se place.

Ceci donné, imaginez maintenant que vous tenez une bonne grosse pastèque. Posez-la un instant, allez chercher un rouleau de film alimentaire étirable, et recouvrez-en le fruit... Félicitations, vous avez mis en place cette fameuse troposphère, précieux réservoir d'air qui forme le bas de notre ciel à nous.

En effet, presque toutes les espèces vivant à l'air libre se sont installées entre 0 et 1000m d'altitude, ce dernier chiffre correspondant à peu de choses près à la hauteur moyenne des terres émergées. Au-dessus, les conditions de vie deviennent de plus en plus rudes, tandis qu'au-dessous, il y a généralement moyen de s'arranger : les variations climatiques et météorologiques y sont plus nombreuses, et de moindre amplitude. On peut y négocier sa niche.

Donc, la troposphère, cette couche d'air au bas de laquelle nous rampons, et qui nous maintient en vie, n'est pas plus épaisse que le mince film alimentaire que vous avez étiré sur votre pastèque... elle l'est même moins, je crois bien<sup>1</sup>...

Ce qu'il faut retenir : la troposphère est notre seule réserve d'air à des années-lumières à la ronde. Or, la troposphère est ultra-fine, la troposphère est fragile, la troposphère se reconstitue beaucoup trop lentement. De plus, les systèmes de renouvellement de l'air sont sur le point de claquer... Aussi, bande de galopins, arrêtez de péter dans l'habitacle !

Autour de cette pauvre troposphère viennent les boucliers, thermiques et filtrants, qui protègent notre espace de vie des attaques innombrables lancées depuis l'espace. Tout d'abord, voici la stratosphère, pleine d'ozone, qui, en absorbant divers rayons dangereux provenant des étoiles proches, nous permet de ne pas finir pulvérisés. Elle permet aussi à notre monde d'avoir une température clémente, et non pas infernale ; songez qu'à sa base, la stratosphère est à -60°C, tandis qu'en son sommet, 30km plus haut en

---

<sup>1</sup> Al Gore a exprimé la même idée, mais d'une manière un peu différente, dans un livre astucieux dont fut tirée la vidéo intitulée *An inconvenient truth*. 2006.

moyenne, elle frôle 0°C. C'est un bon parasol, en dessous duquel la climatisation est assurée par le noyau terrestre, bien chaud et confortable comme un poêle fidèle, dont l'influence est particulièrement sensible jusqu'à 3000m d'altitude.

Au-dessus de la stratosphère est installé un bouclier gazeux dont la fonction première est d'arrêter à peu près tout ce que l'ozone du dessous ne pourrait détruire ou renvoyer : les pierres, les poussières, les débris. C'est ce qu'on appelle la mésosphère, dans laquelle brûlent les étoiles filantes, sauf exception gênante. Comme cette couche de gaz n'est pas très active, qu'elle ne filtre rien d'autre que des cailloux, elle travaille peu, et, partant, ne chauffe pas. Aussi la température descend-elle à -80°C en son sommet, car elle dispose à son tour d'un énorme bouclier thermique qui encaisse les jets à très haute énergie de la lumière solaire : la thermosphère, qui meurt peu à peu dans le vide, si bien qu'on ne saurait lui donner de limite.

Au large de cette toute dernière couche, la température, quand on peut la mesurer, donne des résultats inquiétants, compris entre 100°C et 500°C selon les expériences.

Voici les données. Et voici ce qui arriva : pendant qu'au sol et dans les airs les humains étaient occupés, selon leur sale petite habitude, à se dévaliser et à s'entretuer, quelque-chose qui n'était pas le père Noël descendit du ciel, se répandit sur les batailles en cours et les stoppa toutes, en trente heures.

Puis elles reprirent. La table fut alors débarrassée.

Ceci posé, par où vais-je commencer ?

Il fut une époque où j'étais jeune, insouciant, dilettante jusqu'à l'os et d'une incapacité totale à soutenir le moindre effort qui ne m'amusât pas. Aussi bien ne faisais-je pas grand-chose de raisonnable ; par contre, j'étais un explorateur chevronné de tous les endroits bizarres, vaguement clandestins, oubliés, généralement interdits, et, évidemment, pas du tout rentables en fait d'argent ou de notoriété... Bref, je n'étais pas le bon cheval.

Ainsi, au tout début de cette histoire, au lieu de passer mon week-end comme j'aurais dû normalement le faire, à travailler comme un forcené dans un quelconque open-space, menotté à mon clavier et rivé au téléphone (cette invention du diable), j'étais allé, oh mais quel vilain cancre et que fait la police, j'étais allé visiter une carrière souterraine...

